Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 21

Artikel: Carnet du paysan
Autor: Zan, P. I.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253875

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Deux ou trois policemen, drôlement accoutrés à l'européenne de pantalons blancs, de vestes noires à boutons de métal et de chapeaux melon en feutre noir, fort haut, circulent avec une lenteur digne de leur dignité et à la crainte qu'ils paraissent concevoir de s'empêtrer dans leurs sabres.

Je m'arrête aux boutiques et j'achète des fourrures 'agneau blanc — l'hiver approche et les marchands se sont abondamment fournis, — puis de la soie blanche coréenne, des chapeaux, des couteaux, des pipes à long tuyau de bambou et à minuscule fourneau de métal, des rondelles de bois ornées de peintures grossières et destinées à embellir les extrémités de petits traversins cylindriques, des étuis à lunettes en galuchat vert ou gris.

Ces derniers coûtent à peu près treize sous de France, représentés par un long rouleau de sapèques enfilées.

Les Coréens nous regardent beaucoup, nous suivent un peu, se pressent devant les échoppes où nous entrons; mais leur curiosité est naïve, exempte de tout sentiment hostile ou même irrespectueux ; dès que nous faisons mine de demander passage, ils s'écartent et je ne puis m'empêcher de comparer leur attitude à celle des gamins de Tokyo, railleurs, voire impolis.

Dans la campagne beaucoup d'hommes descendent de leurs chevaux ou de leurs ânes pour nous saluer ; quant aux femmes, suivant les anciennes règles de civilités spéciales à leur sexe, la plupart nous tournent le dos, avec un respect rendu plus méritoire encore pour la déception de leur curiosité.

A noter, puisque je parle de coutumes différentes des nôtres, la façon dont on repasse le linge ici, en tapant dessus à tour de bras avec de courts et gros bâtons cylindriques. Je ne sais si ça l'arrange, mais ça lui donne un lustre à rendre jalouses les meilleures blanchisseuses de Paris ou de Londres.

* * *

Fusan, situé à l'extrémité nord-est de la Corée se compose d'une Concession japonaise et d'une ville indigène.

La Concession, peuplée de cinq à six mille Japonais, quelques Chinois et quelques Européens, est située au pied de pittoresques monticules couverts de pins, qui s'avancent dans le fond d'une belle rade arrondie.

La ville indigène, beaucoup moins grande que Gensan, paraît encore plus pauvre, mais est curieuse par son vieux port, ses murailles croulantes, sa citadelle ruinée d'où la vue s'étend, d'un côté sur la mer, de l'autre sur une plaine immense et fertile.

* * *

Autant que j'en puis juger, les Coréens sont doux, aimables, hospitaliers, lents, mais laborieux et habiles aux travaux des champs, plus aptes que les Chinois à comprendre notre civilisation, moins intelligents que les Japonais, mais plus assidus ; malheureusement ils n'ont ni volonté, ni énergie morale, et semblent absolument faits pour n'être jamais les maîtres chez eux. Tantôt tributaire de la Chine, tantôt tributaire du Japon, parfois tributaire de tous les deux, le pays de la sérénité matinale — ainsi se qualifie la Corée — a vécu de longs siècles dans un perpétuel esclavage.

Commandant de PIMODAN.

(*Promenades en Extrême-Orient*).

Carnet du Paysan

La cuscute

A voir le nombre vraiment considérable de prairies artificielles (trèfles et luzernes) ravagées par la cuscute; à voir l'envahissement très rapide de nos terres par cette plante parasite, on est à se demander si tous les moyens proposés ne sont pas d'une efficacité reconnue ou d'un emploi trop difficile, ou plutôt s'il n'y a pas en face de ces moyens, une insouciance tout aussi coupable et en tout semblable à celle qui existé et qui existe encore vis-à-vis de la plante parasite du chanvre: l'orobanche rameuse.

Nous croyons intimement que c'est à cette dernière cause qu'il faut attribuer le mal que nous signalons.

* * *

Comme ce n'est point une étude botanique que nous entreprenons, nous nous bornerons à dire que la cuscute, vulgairement « teignasse », « cheveux du diable », etc., est une plante sans feuille, dont les tiges, longues et très déliées enlacent dans de nombreux réseaux les plantes sur lesquelles elles prennent leur nourriture à la'ide de suçoirs.

Le long de ces tiges, d'un jaune rougeâtre, se développent de loin en loin des fleurs en paquets arrondis, donnant naissance à un nombre infini de graines extrêmement fines.

Mais en étudiant la manière de vivre de cette curieuse plante, on ne peut s'empêcher d'être frappé des bizarreries de sa végétation; et de l'une d'elles on peut parfaitement tirer profit pour sa destruction: c'est à ce point de vue seulement que nous allons l'étudier.

Comme toutes les plantes, la cuscute a des graines; elles sont même très petites.

Comme toutes les graines, elles obéissent à la loi naturelle: en terre elles germent et donnent naissance à une autre plante en tout semblable à celle de laquelles elles émanent.

Mais, dès le début de sa vie, la cuscute présente cette anomalie qu'à peine développée, elle ne peut vivre qu'auprès d'une autre plante d'espèce déterminée; et, dans le cas qui nous occupe, c'est le trèfle ou la luzerne.

Dès qu'elle a trouvé cette plante de son choix, la cuscute change de caractère et devient parasite.

Alors, par ses tiges grêles et filiformes, elle enlace la plante sur laquelle elle va vivre désormais.

Et, à peine quelques circonvolutions serrées sont-elles exécutées, que de ces sortes de liens naissent des suçoirs s'implantant dans le tissu même de la plante pour y puisser, par de multiples bouches, les sucs qui vont lui servir d'aliment.

Cette première phase de la vie de la cuscute a déjà été bien observée par quelques botanistes et peut, grâce à ces notions, facilement s'étudier presque immédiatement après la première coupe de fourrage.

Il n'est pas rare alors de rencontrer sur le même pied de trefle ou de luzerne, tout près de l'endroit d'où partent les tiges si vigoureuses de la cuscute un ou deux filaments faisant contraste avec les autres par leur couleur plus foncée, par leur ténuité plus grande, et qui sont en voie de dessiccation: ce sont les débris de la première cuscute.

De même aussi, et par déduction, nous pouvons nous expliquer comment il se fait qu'avec la quantité considérable de graines épandues sur le sol, les points où la cuscute apparaît soit relativement peu nombreux.

Remarquons aussi que les premières implantations de la cuscute sur la plante nourricière sont à 2, 3 et même 4 centimètres du collet de sa racine.

Jusque-là les pieds de trèfle ou de luzerne ne semblent point encore souffrir.

Mais dès la première coupe, la végétation se ralentit et diminue de vigueur, les jeunes pousses s'étiolent promptement et les places qui tout à l'heure seront sillonnées par mille filaments enlacés deviennent jaunâtres et présentent les prodromes de la mort.

En même temps la cuscute fleurit et la fructification marche vite; marche très vite, aussi, la végétation du parasite qui, en peu de temps, détruit des mètres carrés de la prairie.

Ce fait est dû non seulement à l'allongement des tiges qui exigent plus de nourriture, mais encore et surtout à la naissance de nouvelles.

Celles-ci partent du point initial à la formation de la plante parasite, point qui finit par prendre un certain développement et par constituer alors un gonflement volumineux. — Ces implantations nouvelles sont de plus en plus inférieures aux anciennes.

Arrivée à cet état, la cuscute est un fléau tellement grave que, pour le conjurer, il n'y a qu'à supprimer la prairie artificielle.

Mais l'hiver vient et le propriétaire de la prairie peut se croire délivré du fléau qui le menaçait, car tous les filaments meurent et disparaissent.

Erreur! car les nodosités et gonflements que nous signalions tout à l'heure ont la vie dure, et au premier printemps laissent sortir une masse de filaments qui étendent la tache dans des proportions incroyables.

Pour nous résumer et ne voir que le caractère essentiellement pratique de la question qui nous occupe, nous dirons que trois phases bien marquées nous intéressent dans la vie de la cuscute : l'époque de sa naissance — inaperçue ; celle de l'enlacement de ses filaments autour du trèfle et de la luzerne : et enfin l'époque où la plante fourragère devient une sorte de porte-greffe et meurt après avoir vu le collet de sa racine gonflé et devenir une couche de propagation du parasite sans le secours des graines.

Que nous reste-t-il logiquement à faire pour combattre et même détruire la cuscute?

Dès l'apparition des premiers filaments, il faut faucher le plus ras possible de terre le fourrage : et cela à un ou deux mètres de l'apparition du mal ; il faut ensuite enfouir profondément le produit de cette coupe et ne le laisser à aucun prix séjourner sur le sol.

Si, quelques jours après cette opération, des filaments se montrent encore, c'est évidemment que la faux n'aura pu couper *au-dessous* de l'insertion de la cuscute.

Alors, il faut, avec une bêche bien tranchante, couper jusqu'au collet les racines de trèfle et de luzerne contaminées : le résultat sera certainement la disparition de la *greffe*, et, par conséquent, celle du parasite.

Détruisons donc la cuscute immédiatement, c'est le moment ou jamais.

P. I. ZAN.

Allons ! Ne soyons pas mauvaise langue et modifions la négation, pour dire que cette nappe d'eau n'existe *plus*, qu'après avoir fertilisé, peut-être pendant des siècles, une vaste contrée, elle a disparu pour toujours, bue par une crevasse sismique ou réduite en vapeur par les rayons du soleil africain. C'est, en petit, l'aventure qui transforma une mer intérieure en un aride Sahara.

Depuis quelques années, les riverains remarquaient une baisse constante de niveau, sans s'en inquiéter outre mesure, car le fait s'était produit déjà, d'après la tradition. Cette fois, le niveau atteint son minimum : zéro !

Et l'on se demande avec angoisse si le même sort n'est pas réservé aux autres grands lacs africains, si le Nyassa et le Tanganyka ne seront pas transformés, dans un délai plus ou moins court, en déserts de sables et de pierres. Ce jour-là, et pour de nombreuses raisons qu'on ne saurait énumérer ici, l'Afrique centrale aura perdu ses deux mamelles nourricières !

MOTS POUR RIRE

Un élève téméraire

Le maître : Dites-moi ce que vous savez du siège de Paris en 885 ?

L'élève : Pour chasser de ses murs les farouches Normands, Charles le Gros s'avança avec « vingt mille francs ».

REBUS

Solution du RÉBUS paru dans le No 19 :

L'indifférence est le sommeil du cœur.

Editeur-Imprimeur : G. Moritz
Gérant de la Société typographique, à Porrentruy